Document généré le 18 sept. 2024 23:49

Québec français

Nouveautés

Numéro 96, hiver 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44332ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (96), 6–22.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Au Québec, il existe une démocratie de l'enseignement où n'importe quel étudiant peut (ou pouvait jusqu'à tout récemment) entreprendre des études universitaires sans s'endetter outre mesure. Mais voilà, il y a eu la réforme Ryan qui a forcé les universités à augmenter sensiblement les frais de scolarité. Résultat : cette année, toutes les universités francophones ont enregistré une baisse de 5% de leur clientèle étudiante plaçant la formation universitaire presque hors de portée. Avec la proposition qu'il vient de mettre sur la table, le gouvernement fédéral risque d'aggraver encore plus la situation puisque les frais de scolarité doublant et le financement des études se faisant de plus en plus difficile, il y a fort à parier que de plus en plus de jeunes voudront aller directement sur le marché du travail après leur cours secondaire plutôt que d'avoir une dette de 20 000 $ sur le dos. La famille moyenne étant de plus en plus taxée et endettée, on voit difficilement comment les parents pourraient participer à l'effort financier pour assurer les études de leurs enfants. Reste la solution du travail à temps partagé avec l'école qui, selon le scénario esquissé plus haut, est impensable puisque l'étudiant devrait gagner au moins 10 000 $ par année juste pour payer ses frais de scolarité et son matériel. Qui plus est, de plus en plus d'étudiants se marient sur papier dans le seul but d'obtenir des montants supplémentaires en prêts et bourses.

En fait, le gouvernement agit dans cette affaire comme si les intérêts des institutions financières étaient plus importantes que la formation générale ou spécialisée. Il me semble qu'en facilitant l'accès à des études post-secondaires gratuites, que ce soit en formation professionnelle ou à l'université, le gouvernement investirait dans la jeunesse, la force vive de la société, et favoriserait ainsi son intégration à l'économie de marché. Dans le contexte de la réforme Axworthy, quel pouvoir économique aurait une personne qui, pendant 10 ou 15 ans, devrait rembourser une dette importante. Mais, au-delà de ces considérations strictement financières, ne faudrait-il pas considérer également l'importance d'investir davantage dans l'éducation ? Dans les années 1960, Hubert Aquin parlait de la « fatigue intellectuelle du Canada français », ne sommes-nous pas maintenant en train de transformer cette fatigue passagère en état permanent ? ■

• INDEX PAR AUTEUR(E)S

François AVARD

Claude BEAUSOLEIL

Guy BOUTHILLIER

Robert BRIEN

Dominic CHAMPAGNE, Jean-Frédéric MERCIER, Pascale RAFIE et Jean-François CARON

François CHARRON

Jacques CÔTÉ

Laurier CÔTÉ

Louise COTNOIR

Philippe DJIAN

Francine D'AMOUR

Carol DAVID

Gilles DORION (sous la direction de)

Réjean DUCHARME

Vital GADBOIS

Cécile GAGNON

Daniel GAGNON

Carol J. HARVEY

Nicole HOUDE

Louis JOLICŒUR

Dany LAFERRIÈRE

Robert LALONDE

Claude LE BOUTHILLIER

Yann MARTEL

Pierre MORENCY

Rodolphe MORISSETTE

Jani PASCAL

Jean-Jules RICHARD

Gaétan SOUCY

Denis ST-JACQUES (sous la direction de)

François TÉTREAU

Louise TREMBLAY-D'ESSIAMBRE

Nicole VAN GRUNDERBEECK

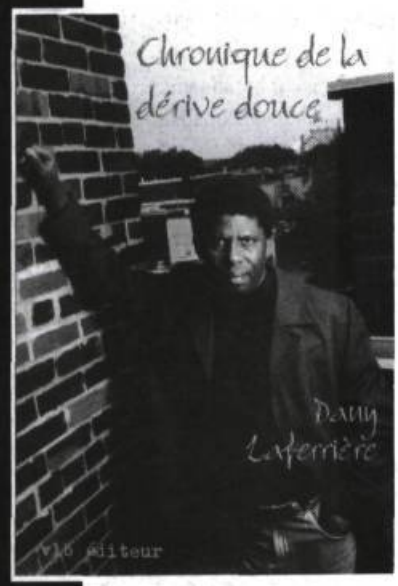
CHRONIQUE

♦ Chronique de la dérive douce

Dany LAFERRIÈRE
VLB éditeur,
Montréal, 1994, 136 p.

Chronique de la dérive douce s'inscrit dans la série des écrits romanesques de Dany Laferrière. L'errance du héros-narrateur de *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* laisse planer son écho dans la surprise du nouveau héros-narrateur, immigrant haïtien fraîchement débarqué à Montréal.

Évadé du régime duvaliériste, un jeune homme en proie à son inexpérience se bute à une réalité nouvelle qu'il n'avait pu imaginer si exotique. Seul un nom de continent unit sa terre d'adoption à sa terre natale : il cherche alors à se fondre dans un univers où les hommes sont blancs, où même le paysage se décolore. Les



femmes sont nouvelles, mais la pauvreté prend des allures de richesse haïtienne ; apprendre à goûter sa nouvelle ville, sa nouvelle vie, pour oublier les amis qui continuent de mourir au sud de la péninsule floridienne. Une femme pour l'amour, une pour le sexe, une autre pour manger, un travail pour tenter de gagner sa vie, et des confrères pour s'immiscer dans une forêt grattant le ciel.

Pour agrandir son champ de vision, il recule son œil et observe du haut de son balcon cette fourmilière hyperactive. Les visages qui défilent sous ses yeux, dans son appartement ou sous ses draps, lui tracent le profil de son hôtesse qui se targue d'ignorer le racisme : « Pire qu'être nègre c'est être indien en Amérique. Alors là, mon vieux, tu ne peux même pas dire que tu n'es pas d'ici » (p. 89). Son intégration s'érige progressivement, jusqu'à ce qu'il parvienne à définir sa véritable place dans cet univers hétéroclite. Le jeune Dany – puisque l'auteur ne nie nullement le caractère partiellement autobiographique de ces réflexions – s'affranchira de la vie routinière ; il préfère ouvrir son regard sur son monde, tracer les portraits écrits de ces figurants qui peuplent ses journées. Et l'on se réjouit qu'il ait choisi cette voie plutôt qu'une autre, pour que l'on puisse profiter de la saveur exotique de ses réflexions.

Érick FALARDEAU

CONTE

♦ Contes à rire et à dire. Seize contes du Canada français

Jani PASCAL
Guérin littérature,
Montréal, 1994, 172 p.
(Coll. « Culture populaire »)

Que se passe-t-il lorsque, dans l'arche de Noé devenue trop exiguë, une girafe surveille les animaux ? Qu'arrive-t-il quand les parties du corps humain discutent entre elles ? Que fait une jolie femme en l'absence de son mari ? Issu de « notre littérature orale canadienne de souche française » (IX), ce recueil de contes donne nouvelle vie à des textes dormant parmi les archives depuis trop longtemps. Par sa voix et sa plume, Jani Pascal (Marie-Quat'Poches de « La boîte à surprise... ») nous fait réentendre nos conteurs d'autrefois, tels Achille Fournier, Marcel Tremblay, Édouard Hovington ou encore Joseph Rouselle.

Parler de « contes » soulève presque inévitablement une problématique : celle de la classification, de la catégorisation de ces récits brefs. En effet, l'appellation « conte », trop souvent utilisée comme fourre-tout, est-elle appropriée ici ? Dans certains cas, on croit lire plus une fable qu'un conte, en raison d'animaux anthropomorphes ou d'une morale faite à la fin (par exemple, « La chique »). Parfois, le récit s'apparente au théâtre où didascalies et répliques se succèdent (« L'eau de la fontaine de Paris »). En d'autres temps, on croit lire une comptine, une blague ou une chanson (« La romance de l'arche »). Bref, ces récits sont variés dans leur forme et c'est dans son acception générale que l'on doit parler de « contes » ou, mieux encore, de « facéties », de « fadaises », comme l'auteure le précise rapidement d'ailleurs.

La deuxième partie du titre, soit « à rire et à dire », ne saurait être plus vraie. Même le lecteur le plus imperturbable ne pourra s'empêcher d'esquisser au moins un sourire, sinon plus, à la lecture de ces contes. Ces derniers concernent tantôt les mœurs sexuelles, tantôt la religion, parfois même les deux... D'autres encore ont l'apparence d'un fait divers ou

d'une anecdote. Chose certaine, l'effet comique est agréablement réussi.

L'aspect formel du texte a aussi son importance. Les gros caractères facilitent la lecture et la rendent plus accessible. Cinq sections aux sous-titres révélateurs balisent les seize contes et piquent la curiosité (« La chronique des snoreaux », « La chronique des fierpets », etc.).

Le recueil contient aussi quelques illustrations accompagnatrices ainsi qu'une section « Vocabulaire » à laquelle se réfère un petit soleil placé en exposant près d'un mot inconnu ou ambigu. À cela s'ajoute la disposition particulière du texte qui, centré et constamment rimé, rappelle le poème.

Il était une fois un recueil, ou plutôt deux fois, car Jani Pascal a fait paraître en 1988, dans la même collection, *Contes à raconter et à écouter : 12 contes du Canada français.* Morale : par ce recueil à haute voix lu, richesse et poésie s'en trouvent accrues !

Jenny LANDRY

DICTIONNAIRE

♦ Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome VI : 1976-1980,

Sous la dir. de Gilles DORION, Fides, Saint-Laurent, 1994, LIII,1087 p.

Après avoir dirigé la rédaction des premiers tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Maurice Lemire a tiré sa révérence et a laissé le soin à Gilles Dorion de préparer la rédaction du sixième tome de cette entreprise monumentale, en collaboration avec Aurélien Boivin, Roger Chamberland et Gilles Girard, tous professeurs au Département des littératures de l'Université Laval. Regroupant les œuvres publiées entre 1976 et 1980, le sixième tome du *DOLQ* ne manque pas d'exploiter toutes les facettes de cet « âge d'or » de la littérature, tant par le panorama global de son introduction que par la quantité de l'information contenue dans la chronologie, les articles et les bibliographies. Les 350 rédacteurs et rédactrices d'articles, par leur nombre, garantissent une pluralité des points de vue critiques nécessaire à l'évolution de la littérature québécoise.

S'inscrivant parfaitement dans la lignée des autres tomes, le sixième volume renferme 782 articles portant sur plus de mille ouvrages analysés ; tous les genres reconnus comme littéraires y sont réunis, en plus de certaines entrées particulières (comme « Cinéma québécois et littérature » et « Théâtre expérimental »). Étant donné le volume important des publications, l'équipe de rédaction a dû procéder à une sélection (pour déterminer la littérarité des œuvres méritant de figurer dans le corpus québécois) et regrouper, pour des auteurs montrant une certaine unité dans leurs créations, plusieurs textes sous un seul article. Forts de leur expérience antérieure, les maîtres d'œuvre du *DOLQ* raffinent la présentation et la structure interne de leur dictionnaire : on observe des changements au niveau de la mise en page (importance accordée à l'efficacité) et des illustrations (de meilleure qualité qu'auparavant). La facilité d'utilisation de cette dernière parution, combinée à une sobre élégance, en permet aisément la comparaison avec les grands ouvrages de référence de toute la littérature francophone actuelle.

Ce sixième tome puise ses œuvres dans un passage important de l'histoire québécoise, celui de l'avènement du Parti québécois au pouvoir, René Lévesque à sa tête. Le rêve nationaliste se matérialise. La culture québécoise est enfin considérée, le paysage social est profondément réformé. Fatalité : les espoirs suscités lors de la montée au référendum s'éclipsent brusquement au lendemain de la consultation populaire. La collectivité est délaissée au profit de l'individualisme ; cependant, une ouverture sur le monde s'observe par l'épuration de l'individu qui, dans son humanité, touche à l'universel. Parallèlement, le féminisme se développe, la femme devenant LA quête ultime de l'écriture. Pour tous, un besoin d'affirmation intense entraîne une appropriation de la plume. La morosité sociale et la collectivité décevante créent une demande d'échappatoires, tels le fantastique, la science-fiction et l'humour, celui qui se manifeste entre autres dans des formes expérimentales de théâtre. Une volonté généralisée de décrochage (sauf dans l'essai qui demeure réaliste, avec ses propos sur la nation, la langue et la société) caractérise les années littéraires 1976 à 1980. L'écriture est favorisée, la création, reconnue, les efforts, encouragés ; c'est sur cette tendance que s'ouvre la décennie 1980.

Instrument de travail privilégié pour les professeurs, les chercheurs, les étudiants et le public en général, le *DOLQ* n'influence pas seulement la stricte recherche en littérature : il permet de déterminer de façon claire et explicite l'ensemble du corpus québécois, il engendre une nouvelle perception sociale grâce à ses points de vue artistique, littéraire, culturel et social. Sans contredit, le *DOLQ* demeure une pièce majeure parmi l'ensemble des ouvrages littéraires d'aujourd'hui. Le travail de l'équipe de rédaction devient maintenant très délicat, au moment du dépouillement des quinze dernières années : la justesse de l'analyse de la période contemporaine devient difficile par sa trop grande proximité. Ce facteur est à la fois un avantage et un inconvénient pour les rédacteurs ; le nombre de collaborateurs, comme toujours, assurera probablement une certaine objectivité par la multiplicité des subjectivités apportées.

René AUDET

ESSAIS

♦ L'acte de lecture

Sous la direction de Denis ST-JACQUES, Nuit blanche éditeur, Québec, 1994, 308 p. (Coll. « Littérature(s) »)

Si, avant les années 1950, l'attention de certains penseurs et autres exégètes des sciences de la littérature était principalement tournée vers le « couple auteur-texte », un renversement semble s'être produit depuis : le couple « lecteur-texte » suscite de plus en plus d'intérêt, comme en témoigne l'apparition de nouveaux champs d'études littéraires, telles les théories de la réception ou la sémiologie de la lecture. Publié chez Nuit blanche éditeur, le présent recueil intitulé *L'Acte de lecture* est manifeste de cet enthousiasme.

Découlant de travaux antérieurs portant notamment sur la littérature de grande consommation et sur les best-sellers au Québec, ce collectif ne rassemble pas moins de dix-neuf intervenants autour d'un même centre d'intérêt : ainsi, d'« un côté, un objet social à traiter, de l'autre, un agent récepteur, entre les deux, une boîte noire, la lecture » (p.10). Que ce soit à partir d'une perspective historique, sociologique, sémiotique ou purement littéraire, les articles représentent autant d'approches différentes pour essayer de cerner ce phénomène qui, en définitive, apparaît comme indubitablement « insaisissable ». Non seulement s'efforcent-ils de répondre à la question « Comment lit-on ? », mais aussi « Comment lit-on le discours verbal, la musique, la performance spectaculaire des acteurs ? ». Sans avoir la prétention de faire le tour de la question, les auteurs soulèvent des aspects sinon originaux, à tout le moins fort diversifiés ; à titre d'exemples, les textes de Max Roy (*Rééditions et relectures. Éléments d'une histoire de la lecture au Québec*), de Bernadette Seibel (*Lecture et compétence professionnelle à travers un exemple : la lecture des cheminots*) ou encore

d'Alain Viala (*Rhétorique du lecteur et solitudes*).

À l'aube du XXIe siècle, en cette ère des télécommunications et de l'autoroute électronique, l'acte de lecture et ses modalités, contre toute attente, semblent plus que jamais susciter l'intérêt tant des analystes que des usagers. *L'Acte de lecture* : pour tenter de saisir l'« insaisissable ».

Benny VIGNEAULT

♦ À armes égales. Combat pour le Québec français

Guy BOUTHILLIER
Les Éditions du Septentrion, Sillery, 1994, 151 p.

Avec *À armes égales. Combat pour le Québec français*, Guy Bouthillier revient à son sujet de prédilection, celui que le porte-parole du MQF (Mouvement Québec français) a fait connaître sur toutes les tribunes, le lien nécessaire entre langue française et souveraineté politique.

S'ouvrant sur une citation de « Gens de mon pays » de Gilles Vigneault, le petit ouvrage de 151 pages est assez librement construit. Le premier chapitre, très court (4 pages), rend hommage à ceux qui depuis la Conquête ont assuré le maintien de la langue, notamment aux enseignants et aux enseignantes « faisant de chaque classe de français, de chaque heure enseignée en français, le lieu où, pour nous, se préparait la suite du monde » (p. 13).

Le deuxième chapitre, assez étrange dans l'économie de l'œuvre, est une sorte de confession où, l'auteur nous explique son passage de Brébeuf à Loyola, et de Loyola à McGill, où après ses études classiques, il fit ses études de droit. L'ouvrage prend son véritable envol au chapitre III qui rapporte la création de l'Office de la langue française et le combat des premiers indépendantistes (Chaput, d'Allemagne, Bourgault). Une très belle métaphore éclaire le titre de ce chapitre : « La langue aura été pour eux la rivière qui leur a fait découvrir le fleuve de l'indépendance » (p. 42). C'est à partir de ce chapitre qu'un très intéressant appareil de notes permet d'identifier citations et références.

Le chapitre IV rappelle essentiellement les luttes scolaires et l'affaire de Saint-Léonard, l'opposition au bill 63 et la création du MQF. Un hommage est notamment rendu à André Gaulin et à son rôle dans le mouvement. Le chapitre V qui reprend le titre de l'ouvrage « *À armes égales* : la loi 101 » est le plus étoffé et montre l'envergure de la Charte de la langue française. On trouve de très belles formules comme celles-ci :

« [...] derrière chaque guichet, dans chaque bureau, devant chaque tribunal c'est aussi un peu un professeur de français qui est à l'œuvre (p. 69). »

Ce rassemblement dans une même langue, commune aujourd'hui, nationale demain, et maternelle plus tard, favoriserait l'unité du Québec en installant dans les esprits un même sentiment d'appartenance (p. 77).

Les chapitres VI et VII se tournent du côté des États-Unis et d'Ottawa et montrent le danger que font peser sur la langue les premiers, notamment en ce qui concerne les industries culturelles dans le contexte du libre-échange, et la logique du second dont la loi sur le multiculturalisme, le rapatriement de 1982, le soutien aux contestations juridiques de la loi 101 et les lois sur les langues officielles opposant deux nationalismes : « celui du Québec axé sur l'indépendance, celui du Canada fixé sur "l'unité nationale" (p. 122) ». Le dernier chapitre boucle la boucle, puisqu'il s'agit de « la reconquête du Québec ». En bref, dit Bouthillier, il faut revenir à l'état de droit d'avant la Conquête, et c'est « à notre génération qu'il revient de réussir ».

Malgré le rythme un peu décousu de l'ensemble dont l'approche, que l'on pourrait appeler thématique, amène à des redites, malgré quelques coquilles et curiosités linguistiques, malgré une erreur historique, malgré un recours systématique à la métaphore guerrière, le petit livre de Bouthillier ne manque ni de beauté ni de pertinence.

Le souffle oratoire du tribun s'est comme apaisé, l'espace d'un moment, et ce qu'il a

perdu en pointes et en saillies, il le gagne en profondeur et en étendue. *À armes égales* est un beau livre sur la langue et l'indépendance que je recommande aux professeurs de français. Pour une rare fois, il les associe à la défense et à l'illustration de la langue et brosse en quelques pages les grandes lignes d'une histoire à achever.

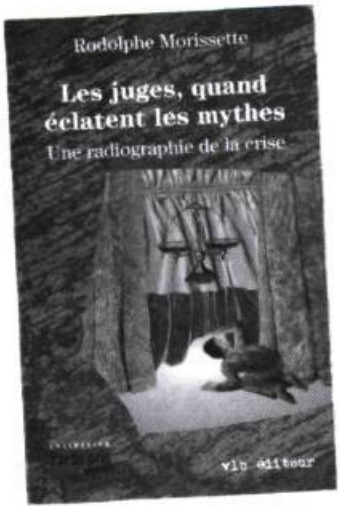
On ne peut savoir si Bouthillier a publié ce livre pour appuyer sa candidature à l'investiture péquiste ; en fait, si étrange que cela paraisse, la langue n'aura pas joué dans la dernière campagne le rôle qu'on aurait pu attendre. Il n'en a même pas été question dans le débat des chefs. Qu'importe ! *À armes égales* représente un tout autre intérêt.

Michel THÉRIEN

♦ Les juges, quand éclatent les mythes. Une radiographie de la crise

Rodolphe MORISSETTE
VLB éditeur,
Montréal, 1994, 199 p.
(Coll. « Partis pris actuels »)

Depuis quelques années, le système judiciaire québécois a été entaché par les frasques de certains de ses honorables représentants : rappelons simplement la comparaison douteuse du juge Dionne entre les lois et les femmes, la sentence aberrante rendue par la juge Verrault dans une cause d'agression sexuelle sur une enfant ou encore le tollé de protestations des magistrats lorsqu'on a voulu augmenter le coût de leurs aires de stationnement... Par ces fréquentes gaffes, le ras-le-bol des citoyens a été rapidement atteint.



La magistrature vit une crise profonde. Tout comme le clergé et la classe politique, elle n'est plus intouchable et voit les mythes qui l'enveloppent disparaître les uns après les autres. Avec son essai, Rodolphe Morissette, reporter judiciaire au *Journal de Montréal*, contribue brillamment à cette cure de démythification. Il fait tout d'abord la lumière sur le principe d'indépendance judiciaire, clé de voûte de l'organisation d'une société démocratique, mais invoquée à tort et à travers par les juges qui s'en servent tant pour justifier une augmentation de salaire que pour exiger la gratuité de leurs toges. Puis il observe comment l'opinion publique s'est modifiée à la suite des récentes perles des magistrats et montre par quels moyens pourrait s'établir une nouvelle solidarité entre les citoyens et les juges. Enfin, vient inévitablement la question des médias qui, selon les magistrats vivant difficilement leurs rapports avec une presse omniprésente, sont la cause de tous leurs problèmes.

À une époque où la pensée critique est souvent reléguée aux oubliettes, Morissette signe un essai intelligent, percutant et admirablement écrit. La jeune collection « Partis pris actuels » semble lancée sur une bonne voie.

Louis FISET

ÉTUDE

♦ Le cycle manitobain de Gabrielle Roy

Carol J. HARVEY
Les Éditions des Plaines,
Saint-Boniface, 1993, 273 p.

Le titre de l'essai de Carol J. Harvey était prometteur ; ses prétentions induites par la référence au macrocosme géographique manitobain représentaient beaucoup. Signalons que la présentation du livre par l'éditeur sur la couverture laissait présager de surcroît une pénétration dans l'univers intime de l'auteure : « Que l'on connaisse ou non l'œuvre de la célèbre romancière, le lecteur ou la lectrice de l'essai littéraire de Carol J. Harvey appréciera les multiples résonances autobiographiques qui nous amènent au cœur de *Rue Deschambault*, *La route d'Altamont* et *Ces enfants de ma vie* ».

Ce que Harvey a donc tenté de saisir dans cette recherche, c'est le fil de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse intimes de cette femme dans sa province natale du Manitoba. Pour ce faire, elle s'est servie de manière plus ou moins adroite du personnage de Christine – même si, hors de tout doute, toutes les études ont montré que cette enfant et la jeune fille qu'elle deviendra étaient bel et bien personnages romanesques, figures fictives empruntées à la réalité peut-être mais transcendées ensuite et qui ne prétendaient nullement au statut de personne réelle. C'est de cette manière, nous dirions ambiguë et arbitraire, que l'étude se construit afin d'éclairer l'importance de l'espace familial, la psychologie de l'écrivaine, le rôle féminin de même que l'écriture féminine ou féministe de Gabrielle Roy. Quant aux résonances manitobaines dont le titre est porteur, un seul chapitre pourtant, « Un paysage symbolique », est accordé à la place de la nature manitobaine dans l'œuvre alors qu'on sait toute l'ampleur qu'ont prise le ciel et les plaines démesurées du Manitoba ainsi que le vent ou l'eau dans sa construction artistique. Et pourquoi avoir omis presque totalement de parler de *La petite poule d'eau* – sous prétexte que l'écriture n'était pas au « je » – œuvre fondamentalement enracinée dans le cosmos le plus pur de la terre du Manitoba de ces années ?

Ajoutons que Harvey fera très peu mention de la véritable autobiographie de l'auteure, *La détresse et l'enchantement*, qui appartient largement au cycle manitobain et qui aurait constitué un matériau de base fiable pour qui veut sonder l'univers psychologique, socio-historique et l'environnement naturel qui ont façonné l'auteure, à sa propre recherche dans ce scripturaire et n'ayant cesse d'explorer ses propres régions intérieures. Cela peut-être, entre autre raisons, pour que justement la critique et les lecteurs en général sentent bien l'écart entre Gabrielle Roy personne réelle et le personnage de Christine de ses nouvelles.

Le texte de Carol J. Harvey est fort bien écrit et nous met sur des pistes intéressantes surtout au dernier chapitre concernant la création romanesque via l'autobiographie, mais la conclusion ne permet pas à elle seule de rétablir l'espèce de flottement dans lequel le lecteur se trouve tout au long de l'étude qui n'a pas su resserrer suffisamment sa démarche et dont on se demande encore à la fin à quoi véritablement elle voulait en venir.

Christian BÉLANGER

MANUEL

♦ Écrire avec compétence au collégial

Vital GADBOIS
Éditions La lignée,
Saint-Hyacinthe, 1994, 182 p.

Au moment où ces lignes s'écrivent d'elles-mêmes, où les mots apparaissent sur la feuille, sans plan, sans analyse, bref dans l'incohérence la plus totale, le petit cahier à spirale intitulé *Écrire avec compétence au collégial*, de Vital Gadbois, connaît déjà un bon succès de vente.

Et c'est compréhensible : on y trouve bien des précisions sur les fameuses compétences (les imprécisions) de la réforme de la formation générale commune en français au collégial(Re.For.Gé.Com.Fran.Co.). Voilà en fait la principale qualité de ce petit cahier de 184 pages, achevé d'imprimer en août 1994.

Et c'est très clair : vous y trouverez tout ce que vous auriez voulu savoir l'hiver dernier sur l'analyse littéraire, la dissertation explicative et l'essai critique, bref tout ou presque sur le nouvel ordre collégial en français et les ordres qui l'accompagnent... Il y en a peut-être même un peu trop et les démarches qu'on propose, parfois lourdes, pointues ou savantes, et peut-être un tantinet assommantes, à la rigueur, gagneront à être simplifiées pour le XXIe siècle si la réforme arrive à terme d'ici là.

Disons qu'il y en a pour tous les goûts et que c'est très facile, en cas de dégoût, d'enlever des pages d'un cahier à spirale, à commencer par la conclusion de celui-ci, qui nous les casse avec une sorte de mini-éloge du Saint-Esprit de la réforme.

Norbert LATULIPPE

NOUVELLES

♦ Écrire comme un chat

Francine D'AMOUR
Les éditions du Boréal,
Montréal, 1994, 130p.

Après avoir enrichi notre espace littéraire avec *Les dimanches sont mortels* et *Les jardins de l'enfer*, Francine D'Amour nous revient en force avec son magnifique recueil de neuf nouvelles *Écrire comme un chat*. Les nombreux textes regroupés ont déjà été publiés et reparaissent cette fois quelque peu remaniés ou améliorés sur le plan de l'écriture. Ces petites histoires de l'existence sont racontées avec une émotion vive qui m'a fait penser aux images du film *Les choses de la vie*.

La première nouvelle « Cet été là » , raconte la mort des parents de la narratrice qui utilise avec art le plus-que-parfait : « Cet été là nous avait semblé long à venir ». Le temps est suspendu entre le voyage au Costa Rica d'une narratrice amoureuse et de la mort à la fois très douce et très violente des parents qui l'attendent. Tout ça écrit à l'aide de courtes phrases (comme s'il ne fallait pas trop parler) qui se rythment à des phrases plus longues où l'auteure se plaît à s'inventer une mémoire proustienne.

L'enfance est hautement célébrée dans les nouvelles « L'œil de boeuf » et « L'étincelle ». Dans la première, la mer est vue à travers le regard égaré d'une fillette dont la fin étrange laisse une large place à l'imaginaire du lecteur. Là aussi, Francine D'Amour semble prendre plaisir à suspendre le temps dans une sorte d'immobilisme qui rend celui-ci encore plus fragile. « À cette heure, la mer était bleu lu-

mière », écrit-elle dans une autre nouvelle « Un rêve en soie » où les personnages ont ce quelque chose du félin qui donne raison au titre du recueil. Sans être omniprésents, les chats, ces véritables doubles de la narratrice , sont doués d'une conscience supérieure.

Des nouvelles à lire ou à faire lire à ses élèves. Pour le plaisir des choses de la vie si bellement racontées.

Cécile DUBÉ

♦ Histoires pour mon chien

Robert BRIEN
XYZ éditeur,
Montréal, 1994, 113 p.
(Coll. « L'ère nouvelle »)

Baignées d'une violence exacerbée et d'une sexualité animale virulente, les nouvelles de *Histoires pour mon chien* exploitent des situations où les pulsions bestiales réveillent l'instinct meurtrier.

Cet univers, où les désirs devenus démentiels confondent sans discrimination humain et animal, et mènent presque indubitablement à des assassinats, est décrit si naturellement qu'on ne peut nier l'évidence de la communauté des deux espèces. Chaque être se voit, à un moment précis et ultime, basculer dans une frénésie sexuelle et meurtrière : que ce soit Charles, excité par l'odeur des brebis qui brûlent, assassinant Véro ; le chien qui, le sexe durci, égorge la mère de Jim ; ou l'Indienne vêtue d'une peau d'ourse qui exécute une danse macabre avant de tuer les trappeurs.

Seules deux nouvelles échappent à ces dénouements tragiques. Celle qui ouvre le recueil, « Langue au chat », qui distingue encore l'humain de la bête, engage sur une fausse piste en racontant le naïf et coupable désir de Gladys pour son chat. Dans son dernier récit, « Deux », l'auteur trompe une nouvelle fois : déjà habitué aux fins meurtrières, le lecteur appréhende un dénouement analogue aux autres, mais, ironiquement, l'auteur fait en sorte que Claire échappe à la mort grâce à quelques minutes de retard. Le présumé assassin se retrouvera ivre mort, incapable de la moindre pulsion animale.

Le recueil peut, par l'écriture et les propos crus, choquer les âmes sensibles, mais, chose certaine, Robert Brien rend compte avec force et talent de la mince frontière qui sépare l'homme de l'animal.

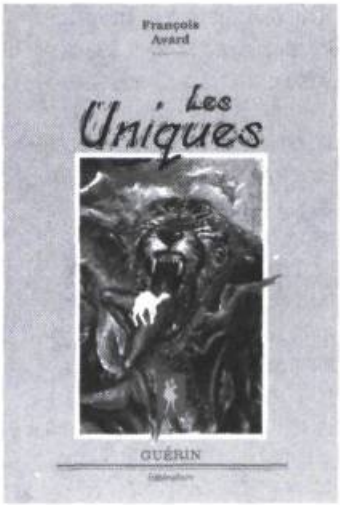
Mireille TREMBLAY

♦ L'abominable homme des mots

Laurier CÔTÉ
Pierre Tisseyre,
Montréal, 1994, 142 p.

Après avoir publié un recueil de nouvelles, *Je crée, donc je suis*, et un roman, *Zangwill*, Laurier Côté nous offre un nouveau livre, *L'abominable homme des mots*. Cet ouvrage renferme deux récits d'inégale longueur et de facture bien différente.

Le texte éponyme (le plus long des deux), d'inspiration fantastique, nous plonge dans le milieu de l'édition québécoise (plusieurs personnages sont dotés de noms transparents, comme Anne-Marie Puisard et l'éditeur Tisseure). À travers l'aventure rocambolesque qui fait disparaître l'écrivain Walter Ergotte dans sa propre écriture, le narrateur



propose une douce critique de l'institution littéraire. On voit défiler tour à tour un critique ébloui par son idole, des journalistes à l'affût des moindres mouvements d'un auteur qui a du goût pour la mystification, un agent littéraire (Glad !) complice des frasques de son patron et un écrivain hanté par la quête du Sens et du Non-Dit. Bien mené, le récit fera sourire le lecteur à l'occasion. Dommage que l'issue soit prévisible dès les premières pages !

Si le second récit, intitulé « Le témoin », verse dans la littérature du genre série noire, il n'en présente pas moins une certaine originalité formelle, puisqu'il se compose du journal du protagoniste – accusé d'avoir commis des meurtres sordides –, de la défense de son avocat et de l'adresse au jury du procureur de la Couronne. Le doute relatif à la culpabilité du prévenu se maintient jusqu'à ce qu'un témoin inattendu apporte au tribunal une pièce à conviction pour le moins troublante.

Ces deux récits, de lecture facile, s'adressent à un public populaire.

Lise MORIN

♦ Les Uniques

François AVARD
Guérin littérature,
Montréal, 1993, 215 p.

Sept nouvelles, sept univers, sept femmes : Jeanne-la-svelte, qui perd kilo après kilo ; Tra-la-clowne, incapable du moindre sérieux ; Shirley-la-parfaite, qui sait tout faire ; Viane-la-prostituée, amoureuse du sexe ; Nathalie-l'affreuse, méprisée de tous ; Jeanette-la-dévouée, qui ne dit jamais non ; Julie-l'absente, qui ne reviendra pas.

Dans *Les Uniques*, deuxième ouvrage de François Avard, différents types de femmes sont présentés par le biais d'une exagération extravagante de la principale caractéristique définissant chacune d'elle. Si différentes au premier abord, elles sont pourtant semblables : toutes, à leur façon, prennent trop de place dans la vie de ceux et celles qu'elles côtoient, pour laisser un énorme vide après leur départ. Afin de marquer l'évolution du recueil, le récit « La Pula » met en vedette non pas la femme elle-même, mais l'amoureux désespéré qui souhaite vainement son retour.

L'humour ironique de l'auteur, bien rendu par de multiples jeux de mots et d'innombrables remarques sarcastiques sur le monde qui nous entoure, lui permet à la fois de dévoiler son orientation politique et de rire de sa propre personne – et de celles des autres. Même l'annexe fournit à elle seule une bonne raison de se procurer le livre, car l'auteur s'y permet quelques spécifications et surtout plusieurs digressions à ne pas manquer. Par contre, l'omniprésence de l'humour a parfois tendance à effacer le sérieux des réflexions de l'auteur. Mais pour les curieux de connaître une vision originale de la femme, les fanatiques de la théorie freudienne et les intéressés à une savoureuse critique sociale, une seule suggestion : *Les Uniques* de François Avard.

Geneviève DUQUET

♦ Paul en Finlande

Yann MARTEL
(traduction de l'anglais : Paule NOYART)
Boréal,
Montréal, 1994, 255 p.

À la lecture des quatre nouvelles que rassemble le premier livre de Yann Martel, ouvrage qui a suscité des commentaires plus qu'élogieux de la part de la critique canadienne, américaine et pourquoi pas européenne, on ne peut que se rendre à l'évidence : on a affaire à un écrivain doué d'une forte intelligence et qui a une vision du monde tout à fait originale.

Fils d'un père diplomate et poète, Yann Martel a beaucoup voyagé. Il a connu, entre autres, la chaleur de l'Espagne, la froideur de l'Alaska, la tiédeur du Canada, l'humidité de Costa-Rica ; bref, pas moins de douze villes ont façonné son imaginaire.

Toujours est-il que la nouvelle éponyme du recueil, une novella en fait, puisqu'elle compte près de 90 pages, résume à elle seule le projet de l'auteur. Comme une sorte de réponse à la mort, Martel donne à dire au narrateur : « Nous devrions trouver quelque chose à faire ensemble qui irait au-delà de la vie et de la mort et du Sida, quelque chose qui donnerait un sens au non-sens ». Ainsi la terrible maladie s'est agrippée au corps de Paul, 19 ans, à la suite d'une transfusion sanguine. Son univers s'écroule, car il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Devant cette soudaine apocalypse, les deux comparses se mettent à imaginer l'histoire d'une famille finnoise, les Roccamatio. N'ayant jamais mis les pieds en Finlande, ils établissent, au gré de leurs rencontres, un parallèle entre cette famille inventée et les grands événements survenus au XXe siècle, comme Joyce s'était inspiré d'Homère pour son *Ulysse*. Aussi le procédé qu'utilise Martel fait penser au *Décaméron* de Boccace, où, alors que la peste détruisait Florence, une dizaine de personnes se racontent des histoires salaces hors de la ville. Sauf que la démarche de Martel va dans le sens inverse dans la mesure où le personnage agonisant et le narrateur vivent la maladie. Ainsi « tous les

déchirements du siècle trouvent leur écho dans la dégradation d'un corps, dans le long cheminement d'un être vers la mort », cela à travers la création. Si, comme moi, vous êtes envoûtés par le canevas de cette nouvelle, qui n'a rien de morbide, il ne vous reste qu'à lire les trois autres ... qui sont toutes aussi inspirées. Un vrai coup de cœur !

Jean-Sébastien GARANT

♦ Saisir l'absence

Louis JOLICŒUR
L'instant même,
Québec, 1994, 133 p.

Voyageur dans l'âme et fidèle observateur des hommes, Louis Jolicœur raconte d'une façon remarquable dans son dernier recueil *Saisir l'absence*, paru à L'instant même, les rencontres et les rendez-vous manqués d'un homme « en quête d'un parcours plus que d'une finalité ». C'est à travers quinze courtes nouvelles que le traducteur et anthropologue nous fait découvrir quelques facettes du monde en passant par le Mexique, le Portugal, le Québec, la Turquie et l'Iran. Jolicœur réussit avec brio à nous transporter dans des lieux insolites où les odeurs, les regards et les atmosphères nous procurent des sensations à la fois familières et déroutantes.

Entre la grisaille de Paris et la chaleur du Portugal, les personnages de *Saisir l'absence* recherchent une authenticité qu'ils ne retrouvent pas dans leur pays d'origine. Adolescents en quête de sensations fortes (« L'adieu à John », « Pudding Shop » et « Ma première bibliothèque »), ou hommes plongés dans leurs souvenirs (« Le voyage en Europe de l'oncle Timmy », « Entrefilets » et « Lettres d'hiver »), ces voyageurs seront rapidement confrontés à leur solitude. À ce moment, ils songent avec nostalgie à leurs proches ainsi qu'à l'heure du retour. La femme, pour la plupart du temps absente des nouvelles, ne représente qu'une effluve laissée dans les draps ou un visage voilé aux couleurs d'Orient. Dans la nouvelle « Entrefilets », le personnage d'Hubert ressent la douleur de la rupture. Son cinéma intérieur ne lui permet même pas d'oublier cette déchirure : « Mireille est partie, d'ici la fin de la journée l'odeur sera dissipée, les traces qu'il s'évertue à chercher auront peu à peu disparu, les souvenirs auront vieilli et ses histoires se seront épuisées. Tôt ou tard, il finira par se lever, il aura mal ».

Maître de la métaphore, Jolicœur nous présente une écriture sensuelle où la vie anime les objets. Dans « L'adieu à John », la bière est « provocante comme dans les pubs ». La foule, dans la nouvelle « Foule de nuit », « s'ouvre telle une blessure ». Même pour des scènes insoutenables où les mots semblent inutiles, le nouvelliste saisit habilement un instant au vol afin de l'imprimer sur les pages. À la lecture de la nouvelle « Le cri », l'histoire d'une jeune fille qui hurle son désespoir, des frissons nous traversent l'échine. « Le cri revient, la *déchirure, l'angoisse. Le poi*gnet de l'enfant se raidit [...] Elle est prête à tout pour faire entendre sa voix [...] qui n'est qu'un immense refus ».

Le narrateur, dans les récits de *Saisir l'absence*, joue un rôle assez particulier. Il montre des points de vue saisissants qui, au départ, nous avaient échappés. Dans la nouvelle « Les rétroviseurs », le narrateur nous propose une incursion pour le moins singulière dans la pensée des passagers de la banquette avant et arrière d'une voiture. Grâce à son omniscience, nous assistons à une courte séquence au cours de laquelle se produit un échange de regards. Quelques secondes de distraction, une fausse manœuvre du conducteur, la voiture entre en collision avec une botte de foin. Les passagers ressortent... indemnes de l'accident. Magie de la fiction ! Le narrateur nous a manipulés du début à la fin.

Après ce bref survol, nous retenons du recueil *Saisir l'absence* les rencontres captivantes, réalisées dans des endroits tout à fait pittoresques, racontées par ce globe-trotter insatiable qu'est Louis Jolicœur. Un voyage qui nous rappelle combien l'étranger nous ramène à nos racines profondes...

Annie VEILLETTE

PÉDAGOGIE

♦ Les difficultés en lecture

Nicole VAN GRUNDERBEECK
Gaëtan Morin éditeur,
Boucherville, 1994, 159 p.

L'apprentissage de la lecture joue un rôle important dans la réussite scolaire. Aussi n'est-il pas surprenant que les difficultés rencontrées par les élèves préoccupent grandement le *personnel enseignant du* primaire. Comment intervenir auprès des élèves qui présentent des difficultés d'apprentissage en lecture ? En réponse à cette question, le livre de Nicole Van Grunderbeeck est une ressource incontournable.

Commençant par la description de l'acte de lire, l'auteure évoque l'activité mentale intense du lecteur : mobilisation des connaissances sur l'écrit et sur le sujet du texte, utilisation avec flexibilité et discernement des différentes stratégies disponibles. Il s'agit d'un bagage de connaissances et de processus mentaux dont la base se constitue progressivement dans l'environnement social, déjà bien avant tout apprentissage scolaire de la lecture. À ce sujet, l'auteure précise les principales étapes de l'acquisition de l'acte de lire de base. Elle donne, ensuite et dans le détail, la démarche à suivre pour effectuer un diagnostic des difficultés en lecture du débutant et établir le profil de chaque lecteur en difficulté. Enfin, elle propose de nombreuses pistes d'intervention, chacune de ces interventions étant adaptée à un certain profil de lecteur.

Ce livre fournit des outils de réflexion et de travail précieux pour tout intervenant en apprentissage de la lecture. Les notions théoriques qui s'inspirent des recherches les plus récentes, sont présentées clairement et illustrées de nombreux exemples. Indispensable aux orthopédagogues en exercice ou étudiant en formation initiale, ce livre est aussi très utile au personnel enseignant du primaire, soucieux du professionnalisme de ses interventions en lecture. Souhaitons qu'un tel ouvrage figure dans la bibliothèque pédagogique de chaque école primaire.

Évelyne TRAN

♦ Marc-Aurèle Fortin. À l'ombre des grands ormes

Daniel GAGNON
XYZ éditeur,
Montréal, 1994, 163p.
(Coll. « Les grandes figures »)

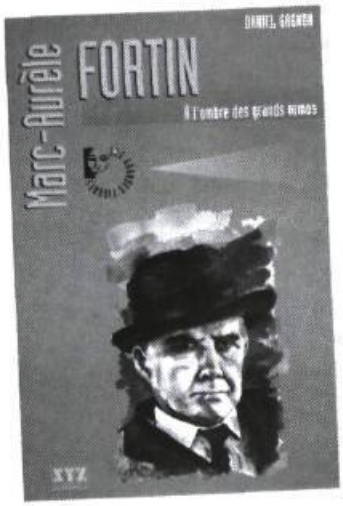
Une nouvelle collection qui s'adresse aux élèves du secondaire tout comme au grand public vient de paraître chez XYZ. Dirigée par Louis-Martin

Tard, elle présente dans un premier temps quatre monographies. J'ai lu avec ravissement celle de Marc-Aurèle Fortin racontée par Daniel Gagnon, romancier. Le lecteur y fera le parcours d'une époque celle d'un peintre du XXe siècle qui connut ses heures de solitude et d'abandon avant d'être consacré comme le plus grand paysagiste que le Québec ait eu. Le texte bien écrit de Daniel Gagnon est accompagné de notes historiques et bibliographiques permettant au lecteur de situer ce peintre dans l'univers contemporain.

Tout comme les autres livres de la même collection, ce livre est à proposer à la classe pour la lecture de textes de documentation inscrits dans une approche interdisciplinaire aussi connexes que l'histoire et les arts.

Nous souhaitons longue vie à cette collection brillamment bien présentée.

Cécile DUBÉ



POÉSIE

♦ Chambre de lecture

François TÉTREAU
Éditions du Noroît, Montréal, 1994, 51 p.

Enfin un recueil qui ose dire et montrer ce qu'il célèbre, qui ne se contente pas de nommer le désir mais qui exhibe l'objet du désir : « Ses bras portent au zénith – deux vulves neuves et les poils chauds du sud ». On n'en est plus à l'époque de Modigliani où le moindre poil scandalisait. Sous la plume de Tétreau, on s'en régale. « Tu n'hésites plus à porter des regards salaces sur le missel herbu qui niche au très haut de son espèce ». On assiste non seulement à l'appropriation du corps par l'acte d'épeler mais à l'affirmation du regard. Plus rien ne s'oppose au regard qui se fait lascif, gourmand et demande à s'inscrire dans la durée : « Si tu peux l'observer longtemps, à loisir, sans impatience et y glisser la langue pour éprouver son incarnat ». À travers le « cirque noceur de ses hanches », « l'irréductible présence de son trapèze bombé » on perçoit un ton rieur, une gaieté de la chair, un appétit qu'il est toujours bon de redécouvrir, pourvu que l'équilibre s'installe entre l'élément voyeur et l'élément exhibitionniste, quitte à forcer l'autre en cas de refus : « qu'elle ose dire : " Tourne la tête pour ne pas voir entre mes cuisses quand je descends de l'auto " – tu le feras ».

Écriture audacieuse que celle de François Tétreau, imagée, dialoguée parfois, dans laquelle l'érotisme exalte la femme, son corps et « le fréquent organe de l'audace » qu'elle offre à la tentation. Et si la lecture est enlevante, on le doit au spectacle puissant de la naissance du désir dans l'œil de l'homme. Malgré une deuxième moitié plus cérébrale, *Chambre de lecture* arrive à point pour contrer la morosité et la retenue qui accable une partie de la production poétique actuelle.

Corinne LAROCHELLE

♦ Clair génie du vent

François CHARRON
Les Herbes rouges/ Le Dé bleu, Montréal, 1994, 154 p.

Chaque livre de François Charron est toujours attendu avec impatience. Si on avait l'impression de tourner en rond depuis quelques recueils, *Clair génie du vent* semble inaugurer un nouvel espace de création poétique où le poète échappe à la tentation du réel pour questionner l'être-au-monde. Écrit d'une seule coulée, le recueil a les défauts de ses qualités dans la mesure où la portée du discours poétique perd de sa force dans la surenchère réflexive. La démarche éthique est exemplaire ; le poète questionne, s'interroge et médite à voix haute dans cet univers criblé de perceptions sensibles, de sensations vives souvent à fleur de peau, et d'événements, petits ou grands, qui parviennent à replacer le sens de la vie dans une perspective plus large débouchant sur l'infini. Le bonheur peut exister dans l'instant vrai, dans ce désir d'amour et d'absolu : « le risque d'aimer constitue° notre infatigable raison d'être°° nous avons découvert l'inoubliable° nous assumons la frontière irrésolue°° sans plus croire et croyant encore° nous ressentons une douleur poignante° et le but est atteint ».

Et pourtant on achève la lecture avec le sentiment que le poète nous a fait refaire le même chemin à plusieurs reprises, modulant, sans grande variation, une quête ontologique dont on ne peut douter de la sincérité. J'aurais préféré un plus grand resserrement des poèmes, un élagage de certains textes qui, à la longue, diluent l'essentiel du propos.

Roger CHAMBERLAND

♦ Les paroles qui marchent dans la nuit

Pierre MORENCY
Boréal, Montréal, 1994, 109 p.

Pierre Morency c'est cette voix qui, pendant de nombreuses années, nous a présenté ses « Histoires naturelles du Nouveau Monde » dont ses célèbres émissions sur les oiseaux parues en livres sous le titre *L'oeil américain* et *Lumière des oiseaux*. Morency est d'abord et avant tout poète. Avec *Les paroles qui marchent dans la nuit*, son huitième recueil de poésies à paraître, il nous présente une œuvre achevée et forte où l'éloquence des images se le dispute à la justesse du propos.

Divisé en deux grandes parties, la dernière elle-même subdivisée en trois sections, le recueil nous introduit, dans un premier temps dans l'univers de Trom, philosophe à ses heures et voisin du poète. « Ce que dit Trom », -titre de la première partie- présente vingt-cinq poèmes en prose qui sont comme autant de dits et faits de ce personnage énigmatique. En l'espace d'un été se tisse une relation maître-élève où le second se met à l'écoute de chacun des enseignements de Trom : la vie, l'amour, la création et le vivant, avec ses grandeurs et ses vicissitudes, sont les thèmes abordés dans ces poèmes de réflexion.

La deuxième partie cède son titre à l'ensemble et nous fait participer à une célébration de « La froide merveille de vivre », pour reprendre le titre de son premier recueil paru en 1967. Morency module la forme de ses poèmes à l'exigence de son propos et mêle poèmes réguliers, en prose, et récit poétique. Dans ces leçons de choses, le poète nous invite à saisir l'essence fondamentale à partir de laquelle la vie prend un nouveau sens.

Roger CHAMBERLAND

REVUE

♦ Arcade : Coup de cœur

Préparé par Louise COTNOIR, Montréal, 1994, n° 30, 96 p.

Louise Cotnoir a proposé le titre « Coup de cœur » aux différentes « écrivaines » qui ont participé à ce trentième numéro d'*Arcade*, parce qu'il signifie quelque chose d'heureux et de positif. Ce positivisme transparaît dans les sept essais et les cinq poèmes du recueil. Ces textes, à la tradition des écrits féministes, représentent une réalité non romancée. Cependant, à l'opposé de plusieurs écrits féministes, ils ne tombent pas dans le mélodramatique. Dans la plupart des écrits présentés, l'auteure décrit un moment de joie vécu ou une simple recherche du bonheur.

Les titres révèlent cette envie de vivre le bonheur, tel « Le goût du vivant », « La passion de l'été », « Pour le bonheur du jour », etc. On illustre le bonheur sous toutes sortes de formes. Les auteures croient le trouver dans l'amour hétérosexuel, homosexuel, maternel ou familial. Pour d'autres, il se cache dans les voyages et la liberté ; ou encore dans la découverte de la lecture et de l'écriture.

Enfin, une entrevue avec Louise Cotnoir explique la joie qu'elle ressent à écrire des textes positifs. Son choix du titre « Coup de cœur » a ainsi incité toutes les autres œuvres au positivisme. Par le fait même, elle transmet cette notion à tous les lecteurs, comme elle le dit si bien dans l'introduction du recueil : « Des femmes parlent ici avec passion du vivant ». Au lecteur de découvrir cette passion !

Ann-Martine GRAVEL

ROMANS

♦ Assassins

Philippe DJIAN
Gallimard,
Paris, 1994, 245 p.

Ça commence par « Je travaillais pour un assassin » et ça se termine par « Je suis une espèce d'assassin » ; la boucle est bouclée mais l'énigme reste insoluble. Djian, à nouveau, surprend et séduit. Son plus récent roman traîne un fond de polar, quelques coups de cœur et de petites violences. Patrick Seahan, qui vient de se séparer de Vivian décide, sur un coup de tête, de louer le deuxième étage de sa maison à une jeune Irlandaise, Eilen Mac Keogh et l'entraîne, bien malgré elle, dans une maison de campagne isolée où un inspecteur de l'environnement est séquestré pour avoir voulu en connaître davantage sur les activités polluantes auxquelles se livrent son patron. C'est dans ce lieu clos que se déroule la majeure partie du roman ; une cabane collée à flanc de colline et perdue dans une forêt quelconque. On y retrouve ses amis Marc, Thomas et Jackie qui, dans ce lieu clos, ont à subir les affres d'une pluie diluvienne. L'eau fuit de partout et les comparses n'ont d'autre choix que de tenter de s'échapper de cette cabane au petit matin avant qu'elle ne s'effrondre. Même la route n'est plus une voie sûre et c'est par la rivière gonflée à bloc que Patrick et Eilen tentent le tout pour le tout afin de s'en sortir ; c'est bien connu, les épreuves rapprochent les êtres.

À l'emportement des romans précédents, à leurs excès de toute nature, pensons ici à *Bleu comme l'enfer*, à *37°2 le matin* ou *Sotos, Assassins* offre des conduites plus sages, des moments de séduction où le regard tient lieu d'assauts contre les chairs, des événements banals rachetés par une façon de raconter tout à fait singulière dans le roman français. Certes Djian est redevable à la littérature américaine (Hemingway, Updike, Brown), à leur manière d'écrire, mais c'est sans compter sur cette originalité de faire du roman qui représente en quelque sorte la synthèse d'un univers de lecture où le meilleur remonte toujours à la surface. Ce récent roman de Djian déroute ses inconditionnels qui en ressortent déçus avec le sentiment d'avoir été trahis parce que l'écrivain explore d'autres voies sans jamais rompre tout à fait avec son style qui ne s'encombre pas des attentes de la « machine littérature ». Comment expliquer que l'on s'emballe à la lecture et que l'on soit porté à passer au travers d'un seul trait, comme un verre de grappa que l'on savoure dans l'après-coup quand la brûlure finit de se consumer dans le ventre ?

Roger CHAMBERLAND

♦ La femme du Portage

Jean-Jules RICHARD
L'Hexagone,
Montréal, 1994, 250 p.
(Coll. « Fictions »)

Onze romans et un recueil de nouvelles, de quoi consacrer la réputation littéraire de Jean-Jules Richard. Robert Fradet, qui a recueilli les notes laissées par l'auteur et qui a pu discuter avec lui avant sa mort, a exhumé le manuscrit de son douzième roman, *La femme du Portage*. Or, il n'est pas facile de livrer, ni de lire, un roman inachevé, à moins que le romancier ne manifeste un réel talent. Pour le savoir, attachons-nous à trois aspects principaux : la structure générale, l'histoire et le style. Richard a certes bâti une

œuvre solide, bien architecturée, en plus d'y faire passer de l'émotion et de ménager le suspense. Une femme dans un chantier forestier dans les années 40 avait de quoi surprendre, sinon scandaliser, allumer les convoitises et surtout attiser les passions des bûcherons, réveiller le désir amoureux, provoquer jalousie et violence. Voilà la trame essentielle de ce roman habilement construit –du moins dans l'état où il est publié. Ce qui est intéressant à retenir, c'est la description du travail en forêt, les conditions dans lesquelles il s'exerce, les relations entre patrons et ouvriers, les règles qui régissent cet univers d'hommes. Il faut aussi souligner le sens aigu d'observation de Richard, ses portraits pris sur le vif, dirait-on, et ses tableaux toujours justes de la nature. Mais, à côté de cela, comment ne pas remarquer le caractère pénible et rebutant de certains passages, écrits à la hache, comme le suggère facilement la toile de Robert J. Wickenden, *Canadien Woodsman*, reproduite en page couverture ? On comprend que Fradet n'ait pas voulu trop intervenir dans le style du romancier, ce qui fait qu'il nous livre une œuvre plutôt brute, à cet égard, en tout cas inégale, car plusieurs pages sont fort bien enlevées. Dommage que la mort n'ait pas laissé à Jean-Jules Richard le temps de peaufiner un des meilleurs romans qu'il ait écrits.

Gilles DORION

♦ Entre l'eau douce et la mer

Louise TREMBLAY D'ESSIAMBRE
Guy St-Jean Éditeur,
Québec, 1994, 262 p.

Entre l'eau douce et la mer. Voilà un titre qui, dans son intense réalité autant que dans sa poésie, se confond avec l'histoire d'une vie. Cette histoire, celle de Catherine, une femme d'âge mûr qui s'est réfugiée dans son rôle d'épouse et de mère afin d'échapper à un profond malaise existentiel.

Enlisée dans la routine, Catherine tombe dans un état quasi embryonnaire, mue par les seules exigences du quotidien. Toutefois, assise dans une barque au milieu du lac qui lui renvoie l'image de sa maison, elle réalise que tout peut changer, que cette mare d'eau flasque et opaque pourrait devenir une mer d'un bleu azuré, déferlant sa vigueur sur des plages ensoleillées. De cet univers onirique est née une véritable obsession : aller à la mer, redescendre au niveau zéro, loin de Robert et des enfants, afin de vivre une véritable renaissance.

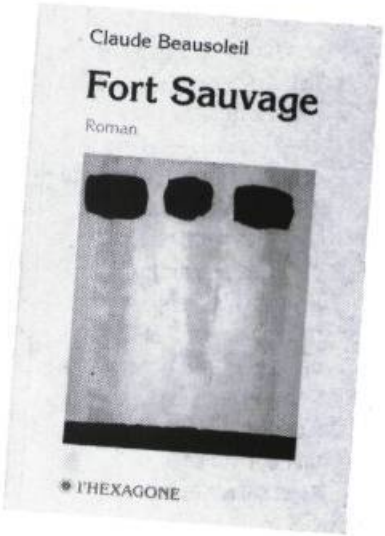
Lors de son séjour à la mer, Catherine rencontre Étienne qui l'amène à redécouvrir l'essence de la vie, la beauté des choses simples. De son côté, Robert se laisse courtiser par la belle Madeleine, une vieille amie de la famille. Voilà qu'à la suite d'une longue chaîne de mensonges, de trahisons et de non-dits, la séparation devient inévitable. Un mal pour un bien dira-t-on puisque chacun de son côté, Robert et Catherine sombreront dans la mélancolie de ce quotidien sécurisant et panseront à chaque instant la déchirure d'une famille éclatée. Finalement, comme dans tout roman d'amour qui se respecte, leur mariage triomphera de tout.

Après *Le tournesol*, paru en 1984, Louise Tremblay-D'Essiambre présente un roman tout aussi sensible, qui s'éloigne quelque peu du canevas traditionnel des romans à l'eau de rose, bien que le mythe de « l'amour-plus-fort-que-tout » ne soit pas encore tout à fait exorcisé. À l'aide de mots sobres et communs, l'auteure esquisse le portrait de plusieurs femmes québécoises qui, à la lecture de ce livre, retrouveront peut-être un peu de magie au fond de leur tasse de thé.

Isabelle LECLERC

♦ Fort sauvage

Claude BEAUSOLEIL
L'Hexagone,
Montréal, 1994, 124 p.
(Coll. « Fictions »)



Un matin hivernal de 1763, Jean-Baptiste Cadot et ses 9 hommes, qui défendent les positions françaises à Fort Sauvage, près de Sault-Sainte-Marie, ignorant tout de la capitulation de Québec, combattent une garnison anglaise qui les somme de baisser pavillon. Défaits une première fois, les Anglais reviennent l'année suivante sans connaître plus de succès. *Fort sauvage* a résisté et le drapeau français flotte toujours au vent.

Mais Cadot est l'unique survivant. Seul, coupé du monde extérieur, mais fidèle à son attachement pour la Nouvelle-France – où il est né –, et pour la France dont sa mère lui a tant parlé, Cadot est décidé à demeurer en poste. Il y sera pendant 20 ans, jusqu'à sa mort.

Avec le personnage de Cadot, Claude Beausoleil - poète prolifique qui en est à son premier roman –, trace le portrait d'un homme quasi mythique dont le destin rappelle celui du peuple francophone d'Amérique. Bien sûr, chaque hiver vaincu confirme son enracinement et celui de son peuple en ce pays, mais Cadot doit également sa survie à son amour du français, de ses mots, de ses racines donc au fait – comme le dit si bien l'auteur –, qu'« il sait que se souvenir, c'est encore exister » (p. 122).

Malgré une chronologie des événements parfois ambiguë et quelques passages agaçants du point de vue de la narration, Claude Beausoleil sait, dans ce court roman poétique, créer un personnage qui, par son attitude, nous rappelle la grande importance que doit avoir la mémoire du passé pour garantir la pérennité d'un peuple. Un beau roman, un personnage fort, une légende en devenir.

Stéphan MARIER

♦ L'Immaculée Conception

Gaétan SOUCY
Lanterna Magica,
Montréal, 1994, 344 p.

Belle réussite que ce premier roman de Gaétan Soucy, deuxième titre à paraître chez Lanterna Magica, jeune maison d'édition déjà prometteuse. *L'Immaculée Conception* , titre insolite, évoque déjà le Mystère et les effluves religieuses d'un Québec lointain qui enveloppent les personnages du roman... tout comme il peut renvoyer à la blancheur spectrale de la neige sur laquelle s'achèvera l'histoire. Plus

Pour réussir vos examens d'entrée à l'université, utilisez

L'AUTODICTÉE CORRECTIVE

Maurice Lorent

GUÉRIN
DOSSIERS COLLÉGIAUX

Maurice Lorent est conseiller pédagogique et professeur de langue et de littérature françaises au cégep Beauce-Appalaches. Détenteur d'un doctorat en littérature française et d'une maîtrise en lettres classiques, il a collaboré à diverses revues linguistiques et littéraires du Québec.

ISBN 2-7601-3769-4 (190 p.) 12,25 $

NOUVEAUTÉ NOUVEAUTÉ

guérin Montréal Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Tél.: (514) 842-3481
Téléc.: (514) 842-4923

concrètement, *L'Immaculée Conception* marque une date : celle de l'exécution de l'incendiaire du Gril aux Alouettes, hôtel-bar du quartier Hochelaga, mais celle aussi d'un drame où, vingt ans plus tôt, l'esprit et la mémoire de Remouald se sont arrêtés, le laissant depuis, hébété, accomplir mécaniquement ses fonctions d'employé de banque et de fils dévoué à son beau-père invalide. C'est au contact de Sarah, l'enfant muette surgie de nulle part, que Remouald sera guidé vers les lambeaux de ce passé à expier. Autour, pour ne pas dire en marge de cette quête initiatique, se profilent d'autres destins, notamment celui de Clémentine Clément (institutrice en mal d'amour) et de ses élèves. Il faut d'ailleurs reconnaître l'attention avec laquelle Soucy prend soin de définir ses personnages ; il leur attribue généreusement profondeur et sensibilité, ne se contente pas seulement de les décrire d'un point de vue omniscient, mais va souvent jusqu'à leur faire écrire journaux intimes et lettres, donnant ainsi directement accès à leur voix intérieure. Cette pluralité des points de vue, signe d'une narration audacieuse, nous invite donc à entrer dans différents univers, tous originaux et personnels. Toutefois, cette multiplicité des personnages (et des histoires) tend à désorienter la lecture et à miner l'unité du roman. Comme si, en ne voulant sacrifier aucune histoire « personnelle », l'intrigue générale autour du personnage de Remouald s'en trouvait étouffée.

L'une des nombreuses qualités de *L'Immaculée Conception* concerne d'abord l'originalité de la toile de fond sociale. Le quartier Hochelaga se mue en espèce de village typique d'un Québec d'avant-guerre, avec ses secrets de paroisse et ses reliques frileuses. Sans jamais forcer la peinture, l'auteur réussit merveilleusement à recréer cette micro-société aux allures vieillottes. Les références religieuses, au lieu de servir à la simple caricature d'une époque révolue, prennent ici une dimension inattendue ; l'élément sacré appuie le caractère mystique du rendez-vous de Remouald avec son passé. C'est d'ailleurs cette lourde atmosphère de mystère, teintée de fantastique, qui envoûte et fascine le lecteur tout au long du roman. À travers le ton original et nuancé de l'oeuvre, se révèle un auteur plein de talent et de sensibilité si l'on se fie à son premier roman.

Isabelle L'ITALIEN-SAVARD

♦ Les marées du Grand Dérangement

Claude LE BOUTHILLIER, Québec/Amérique, Montréal, 1994, 367 p.

En 1977, Claude Le Bouthillier sort des sentiers battus en publiant *L'Acadien reprend son pays*, œuvre d'anticipation dans laquelle l'Acadie du XXIe siècle se soulève pour réclamer son indépendance. Dans son cinquième roman, qui constitue la suite du *Feu du mauvais temps* (1989), l'auteur se tourne vers le passé.

Les marées du Grand Dérangement présente l'Acadie de l'exil, celle d'après 1755, et permet au lecteur de suivre les déplacements de Joseph Le Bouthillier, personnage inspiré de l'ancêtre de l'auteur. Orphelin, la poitrine tatouée des armoiries des ducs de Bretagne, Joseph tente toujours de percer le mystère de son lignage. En 1760, il se retrouve

en Europe. Pour venir en aide aux Acadiens déportés aux quatre coins du globe, il intercède auprès des autorités, tout en cherchant désespérément les traces de sa famille naturelle. D'innombrables tribulations, empruntées à celles de Casaubon et Belbo d'Umberto Eco, accompagnent cette double quête où virevoltent frénétiquement chevaliers, Templiers, dragons, grottes humides, documents secrets, meurtres, apparitions et coupe sacrée.

Parallèlement à ces péripéties, le roman de Le Bouthillier ravive la plaie que constitue la Déportation des Acadiens en décrivant ses horribles conséquences. L'auteur se veut exorciste et à quelques reprises sa magie est totale. Légendes et faits historiques s'entremêlent, l'Acadie et le Graal sont intimement liés et de nouvelles questions surgissent de cette association peu commune. Colomb et Champlain auraient-ils fait partie des sociétés secrètes chargées de protéger la coupe contenant le sang du Christ ? Les Anglais ont-ils déporté les Acadiens dans le but de s'approprier le secret de la vie éternelle ? Témoin et victime d'enjeux dont la lutte pour l'acquisition de territoires serait des moindres, l'Acadie recèle de nouveaux mystères et de héros millénaires.

En 1994, lors des grandes Retrouvailles acadiennes, l'Acadie « parle au monde » et le roman de Claude Le Bouthillier s'inscrit dans cette affirmation de l'identité acadienne. Mais dans un livre qui se présente comme « un antidote à la stagnation », il est regrettable que l'historien ne cède davantage de place au romancier et que l'auteur ressente le besoin de s'autocensurer par crainte « de heurter les croyances ». Si parfois son récit nous transporte quelque part entre le mythe fondateur homérien et le fantastique borgésien, Le Bouthillier nous ramène souvent à l'ordre et le charme s'écroule sous le poids des explications, des justifications et des notes de bas de page.

Judith PERRON

♦ Le petit aigle à tête blanche

Robert LALONDE
Éditions du Seuil,
Paris, 1994, 268 p.

Récit de vie, récit de toute une vie, depuis une enfance vécue dans l'ivresse des sens, à l'ombre d'André Gide et de ses *Nourritures terrestres*, à travers une trajectoire marquée par la folie et la recherche presque irraisonnée du paradis, jusqu'à la mort imminente, le huitième roman de Robert Lalonde, *Le petit aigle à tête blanche*, met en scène un poète fou du désir de transformer le monde inhabitable dans lequel il tente de se tailler une place et de livrer son message. Aubert, le « chercheur de paradis » (p. 132), surnommé « le petit aigle à tête blanche » à cause de ses cheveux précocement et prématurément blanchis, mais aussi en raison de sa fonction de poète planant au-dessus des

Guérin
plus dynamique que jamais

relance le
François Bigot
Administrateur français
de Guy Frégault

Un classique devenu introuvable pour les collectionneurs.

L'ouvrage paraît dans la *Bibliothèque d'histoire* sous la direction du professeur André Lefebvre, professeur titulaire, Université de Montréal, et constitue le premier tome des *Œuvres complètes de Guy Frégault* qui comprendront des inédits et des rééditions. Roland Lamontagne, professeur titulaire, Université de Montréal, lauréat de l'*Académie de Marine*, France et de l'*Académie des sciences* de l'*Institut de France*, présente l'ouvrage de son maître.

Tirage limité
Format 15 X 22,5 cm
417 pages, 39,95 $

guérin Montréal Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Tél.: (514) 842-3481
Téléc.: (514) 842-4923

LES FAITS ET DICTS DE CABERT À PIERROT

Sylvain Rivière

NOUVEAUTÉ

ISBN 2-7601-3770-8
(176 p.) 9,95 $

Sylvain Rivière nous offre cette fois-ci un bouquet d'historiettes, sorties du terroir et pimentées d'une richesse de vocabulaire, qui à lui seul mériterait une publication. Il possède le verbe d'un Céline et la verdeur d'un Rabelais. À cet égard, la nouvelle intitulée *La galette et le tourteau* constitue une véritable pièce d'anthologie. L'humour est gras, l'inspiration gaillarde et le ton est enjoué et plein d'un humour bon enfant.

GUÉRIN littérature

Distributeur exclusif: A.D.G.
Tél.: (514) 842-3481
Télécopieur: 842-4923

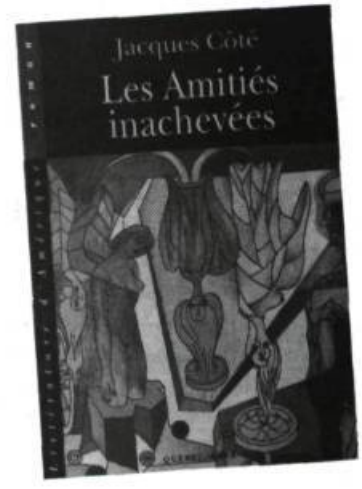
hommes, se vautre dans l'animalité de son corps avec son frère Vianney, est mis en réclusion dans un juvénat dont il sort pour aboutir dans un chantier forestier, pour finalement tomber follement amoureux, après des aventures charnelles et spirituelles vécues ici et là, chez les frères comme en forêt, de Pauline avec qui il mènera une vie commune. C'est alors que, dans une vieille maison servant pour ainsi dire de centre d'accueil à des déshérités, des laissés-pour-compte, il s'adonne fébrilement à la poésie, clamant ses amours, dénonçant la misère du monde, criant sa « hantise du paradis » (p. 100), d'un paradis perdu, passé, mais surtout d'un paradis présent et à venir. Frappé par la folie, comme Émile Nelligan, il est interné dans un asile psychiatrique, se livre, dans ses moments de lucidité, au délire de l'écriture, puis s'étonne, après une « éclipse » (amnésie) de neuf ans, des « progrès » de l'humanité déchirée par la terre, transformées par la recherche scientifique, de l'évolution du Québec qui vit sa « révolution tranquille » après « la grande noirceur », publie des livres anathèmes, dévastateurs, incendiaires qui lui attirent autant de haines que d'idolâtries, chute et rechute, jusqu'au moment où Romain, un initié, un fidèle, connaisse une fin inexplicable à sa place. Flétri de corps et d'esprit, il vivra ses derniers jours en solitaire après la mort de Pauline, en attendant, dans un espoir irraisonné, un paradis inaccessible, un (im-)possible accomplissement. Tout au cours de son long cheminement et de ses multiples errances, il entre en contact spirituel avec nombre de grands écrivains, qu'il évoque en une sorte de bibliothèque imaginaire. À travers une sensualité exacerbée, il interroge la vie en se rappelant ses misères et ses félicités anciennes, en chambardant toutes les certitudes, les siennes et celles des autres, pour aboutir à une inévitable impasse.

Inutile de dire que surgissent une foule de personnages dans cette évocation tardive d'un vieillard qui jette un regard rétrospectif sus sa vie. Dans de longues phrases proustiennes accordées au rythme des passions et aux effluves de la nature, en un style frémissant et sensuel traversé par un lyrisme puissant et charnel, chargé d'un vocabulaire extrêmement riche et vivant, ce roman de Lalonde demeure son œuvre la plus forte, qui nous attache par la profondeur et l'intensité de son émotion.

Gilles DORION

♦ Les amitiés inachevées

Jacques CÔTÉ
Québec/Amérique,
Montréal, 1994, 224 p.
(Coll. « Littérature d'Amérique »)



« Nous faisons partie de cette génération qui n'a pas eu la chance d'obtenir des emplois sans diplôme et sans expérience et de pouvoir franchir le seuil de son incompétence tout

en étant protégée par le verrou syndical » (p. 201). Tel est le ton du troisième roman de Jacques Côté, *Les amitiés inachevées*.

L'histoire présente l'amitié qui lie deux copains, Philippe et Alexis. De retour d'un exil de quatre ans en Angleterre, Philippe rentre au bercail, à Québec, inspiré par cette aventure et prêt à achever son premier manuscrit. Il retrouve son bon ami Alexis, artiste-peintre devenu comme par avatar bachelier en droit. Philippe vit dans l'espoir que son premier bouquin devienne un best-seller et partage cette utopie entre deux amours, l'un perdu et l'autre boiteux. Pour sa part, Alexis rêve d'une carrière de peintre mais il se retrouve au Barreau devant la précarité d'une carrière artistique et l'influence pernicieuse de sa famille. Une époque difficile, des choix déchirants, une jeunesse désillusionnée et pourtant, deux attitudes. L'un s'adapte à la réalité, l'autre n'y arrive pas, d'où sa décision de rompre avec la vie.

L'auteur exploite plusieurs thèmes dont l'amitié, l'amour, les aléas entourant les études et le choix de carrière, les passions freinées par l'attrait des professions stables et, enfin, l'issue amère que constitue le suicide. Un regard percutant mais combien réaliste de la génération qu'ont engendrée les « babyboomers ». Une histoire poignante, un hymne à l'amitié et à la vie qu'on dévore d'un seul trait entre des éclats de rire et des sanglots étouffés.

Barbara BLONDEAU

♦ Les oiseaux de Saint-John Perse

Nicole HOUDE
La Pleine Lune
Montréal, 1994, 201 p.

Avec les quatre romans qu'elle avait déjà publiés, Nicole Houde avait habitué ses lecteurs à un univers personnel, où l'onirisme côtoie la lucidité, où l'absurde supplante plus souvent qu'autrement la raison et où les sensations mènent le bal. Une œuvre tout aussi proche du genre poétique que du genre romanesque. Vient de paraître *Les oiseaux de Saint-John Perse*, dans lequel l'auteure poursuit sa démarche, avec des moyens et une maîtrise qui vont toujours en s'affirmant.

Ce roman nous fait pénétrer dans le monde étrange d'un couple de vieillards, dont le champ de vision, déjà réduit à sa plus simple expression, ne cesse de se rétrécir. Atteinte d'Alzeimer, Estelle ne distingue plus toujours le passé du présent, alors que Maurice, très vieux et malade, donne des signes évidents de sénilité. Le couple est refermé sur lui-même, il se retranche de la société qu'il considère comme hostile.

La narratrice-actrice, Josée, se présente un jour chez eux, en tant qu'aide familiale envoyée par le C.L.S.C. Elle devient « témoin » attentif et indulgent de leurs peurs, de leur passé embelli par le temps et de leur déchéance.

Estelle et Maurice n'ont plus que deux préoccupations, entre lesquelles ils oscillent. D'une part, il y a leurs souvenirs anciens – puisque le présent est à toutes fins utiles occulté – que le lecteur est amené à découvrir, à travers les dialogues pour la femme, à travers la dictée d'une autobiographie pour l'homme. Estelle se raccroche à son premier amour, Alberto, mort accidentellement dans une scierie. À ce pivot central se raccrochent les personnages célèbres qu'elle a côtoyés au cours de sa vie. Pour Maurice, c'est la mort de son frère Adrien, nu, au pied du Mont Royal, dans sa tentative de se marier avec une tempête, qui constitue le point d'attraction de ses souvenirs. La seconde de leurs préoccupations tient dans la recherche de l'immortalité. L'une se bat contre Dieu et ses fils monstrueux qui lui ont volé sa jeunesse et ses joies, alors que l'autre se nourrit jusqu'à s'intoxiquer de vitamines. Ensemble, ils collectionnent les morts des journaux, dans des carnets qu'ils cachent jalousement et dont ils discutent longuement.

Mais l'immortalité elle-même est un cul-de-sac ; elle se confronte à la déchéance physique et morale, à la solitude et à la honte de ne plus contrôler ses actions ou réactions, à l'humiliation de « s'échapper » sur tous les plans.

Au fond, la seule vérité qui reste, c'est l'angoisse, celle de mourir, celle d'affronter la rue, celle de devoir déménager dans un foyer, comme ils en ont reçu la menace. Devant la peur, ils recherchent la protection de Josée ; celle-ci comble leurs attentes inexprimées en devenant leur complice.

Lorsque Maurice meurt, cet univers s'écroule et il ne restera plus à Estelle, toujours supportée par Josée, d'autre ressource que d'envisager une sortie élégante et digne.

En brefs épisodes disséminés dans le récit apparaît le personnage énigmatique du père de Josée, mort à Sept-Îles, loin de sa famille, de s'être trop adonné à l'alcool. L'aide familiale, à travers son accompagnement du couple de vieillards, revit interminablement les derniers moments de son père qui lui ont été volés et qui lui ont laissé un vide insondable.

Les oiseaux de Saint-John Perse pourrait être un roman assez banal, mièvre et statique. mais il faut compter avec le talent indiscutable de Nicole Houde. Le lecteur est emporté par un souffle qui ne fléchit pas une seule fois. Ce livre est animé d'un mouvement, d'une profondeur et d'une richesse remarquables. Il s'impose par sa force d'évocation et par son style tout aussi personnel qu'efficace. C'est un livre vivant et dense, qu'il faut lire.

Clément MARTEL

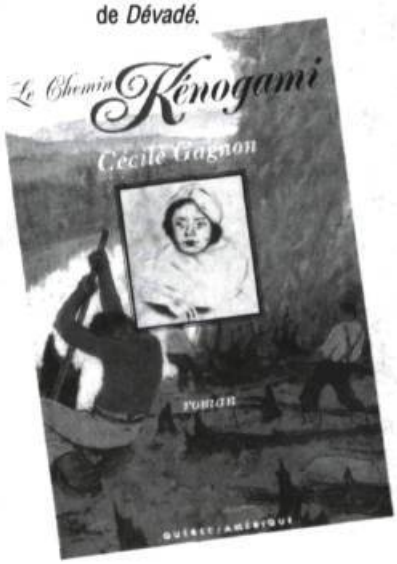
♦ Va savoir

Réjean DUCHARME
Gallimard,
Paris, 1994, 267 p.

Quand on a fini de lire le huitième roman de Réjean Ducharme, *Va savoir*, on comprend qu'il n'ait pas été écrit à la même époque que *Dévadé*, le

précédent, ni dans le même registre misérabiliste et doux-amer. Un homme, Rémi Vavasseur, abandonné par sa femme, seulement surnommée Mamie, quoi de plus courant par les temps qui courent ?

Que Rémi, à son intention, au cas où elle reviendrait – va savoir... – se livre corps et âme à la remise en état d'une maison en ruine, voilà qui devient intéressant dans la mesure où l'avancement des travaux, décrits dans le détail, accompagne dans le temps, du printemps à l'automne, la communication hasardeuse entre Rémi et Mamie, celle-ci perdue quelque part en Europe et en Afrique avec la démone Raïa. Qu'en plus Rémi s'éprenne d'une petite voisine, Fanie, à peine à l'âge de la maternelle, l'entoure d'un amour passionné, lui prodigue soins et affection, lui apprenne à se débrouiller en allant avec elle à la cueillette de bouteilles et canettes le long de la route, l'accompagne dans ses jeux jusqu'à ne plus pouvoir se passer d'elle, lui apprenne à lire et à écrire, voilà des liens tissés si fort qu'on tremble (lui et nous !) à l'idée de les voir se rompre un jour. Qu'en plus il établisse des liens de compagnonnage, d'amitié ou d'amour avec ses voisins et voisines, qu'il recoure à des coucheries de fortune en attendant celle qu'il aime, qui se défait et le défait, lui le « frustré, [le] carencé crapuleux » (p. 220), voilà qui ressemble aux « aventures » de bière et de femmes de *Dévadé*.



Là où l'auteur s'en écarte, c'est dans l'emploi beaucoup plus discret de jeux de mots et de calembours, plus rares et bien réussis. Mais, pour le reste, le roman baigne dans le même style décapant, à l'emporte-pièce ou en manches de chemise, comme on voudra, truffé de relatives entrechoquées, d'interventions d'ordre linguistique, de traductions littérales (parfois folichonnes) pour les non-anglophones (Français et Québécois ?), d'une avalanche de mots pour mille « petits riens » (p. 146). Soulignons aussi les clins d'œil, furtifs à Jacques Ferron et à Paul Verlaine, plus appuyés à Balzac et à Marie-Victorin – à croire qu'il se promène avec *La flore laurentienne*, comme dans *L'hiver de force* –, un « bel » anglicisme (« dû aux longues portées », p. 143), et surtout une foule de mots et locutions du terroir québécois (comme dans ses autres romans, les Français comprendront-ils tout ?), et finalement un vocabulaire à usage restreint à vous faire chercher dans le dictionnaire (chiche !). Ce qui importe, en fin de compte, c'est de savoir, dans cet échange de correspondance, si le roman débouchera sur un rapprochement. Ne finit-il pas à peu près comme il a commencé : « Tu l'as dit, Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs » (p. 9), « ça n'a pas d'avenir, il ne faut pas investir là-dedans » (p. 276) ?

Gilles DORION

♦ Le chemin de Kénogami

Cécile GAGNON
Québec/Amérique,
Montréal, 1994, 297 p.
(Coll. « Deux continents »).

Roman historique, *Le chemin de Kénogami* est la première œuvre que Cécile Gagnon destine aux adultes et non aux enfants ou aux adolescents à qui elle s'est adressée jusqu'ici.

L'intrigue de son roman, que l'héroïne, une fillette d'une dizaine d'années, raconte plusieurs années après que les événements se soient déroulés, exploite les débuts de la colonisation au Lac-Saint-Jean. S'inspirant des ouvrages de Normand Séguin, *La conquête du sol au XIXe siècle* et *Forêt et société en Mauricie*, et de celui de Jean Provencher, *Les quatre saisons*, Cécile Gagnon met en scène une famille d'agriculteurs, les Bonenfant, qui quitte Rivière-Ouelle pour une terre des environs de Métabetchouan où le père prend un lot dans l'espoir de faire vivre les siens. Mais c'est sans compter sur les tracasseries du gouvernement et l'exploitation dont sont victimes ces hommes courageux et déterminés : le chemin de Kénogami ne se fait pas, les « gros » se contentant plutôt d'exploiter la forêt qu'ils livrent par pans aux Anglais des vieux pays. Pour survivre, eux et leur famille, les hommes doivent s'isoler dans les chantiers, l'hiver, où éclate une terrible bataille qui se termine par une mort d'homme. Le meurtrier, le père de la narratrice, Georgiana Bonenfant, disparaît : on le croit mort, on le déclare mort. La mère retourne alors, pour échapper à la mesquinerie de la petite communauté, dans son village natal où elle refait sa vie, alors que la narratrice décide de rester. Elle travaille pour un riche bourgeois et finit par épouser un ouvrier spécialisé qui l'amène vivre à Alma. Le jour de son mariage, elle reçoit un merveilleux cadeau dont elle ne peut toutefois parler, liée qu'elle est par le serment.

Le roman de Cécile Gagnon est bien réussi qui retrace les difficiles débuts de la colonisation au Lac-Saint-Jean. L'intrigue est menée avec art et doigté, les personnages, campés avec réalisme et souci du détail. La narratrice, le jeune Georgiana, parvient à communiquer ses émotions et livre un récit plein d'intérêt, d'où les sentiments ne sont pas absents. L'auteure fait la preuve que le roman historique, après avoir été longuement oublié, est en train de regagner ses lettres de noblesse. Il faut dire qu'il a reçu un bon coup de pouce, entre autres, des Louis Caron, Christyne Brouillet et Pierre Gravel.

Aurélien BOIVIN

♦ Impala

Carole DAVID
Les herbes rouges,
Montréal, 1994, 127 p.

J'avais quelque réticence à lire ce roman de Carole David car le roman, très souvent, dessert mal les poètes qui s'y essaient. Mal m'en prit puisque rapidement je me laissai emporter dans ce récit minimaliste, déconstruit mais combien envoûtant sur le plan de l'écriture. Dès les premières pages,

l'auteure a su créer un climat de suspense et attirer son lecteur dans les rets d'une intrigue qui se dévoile peu à peu et dont on ne connaît le point d'aboutissement que dans les derniers instants.

Nous sommes plongés dans le décor kitsch du Montréal des années 1960, dans les quartiers de l'est, Saint-Léonard et Rivière-des-Prairies ; nous trempons dans le milieu des italo-québécois, dans cet univers de femmes qui en arrachent pour survivre.

Louisa Ferragamo, la narratrice, essaie de reconstituer la vie et l'œuvre de Connie, sa mère, une chanteuse populaire qui a eu sa part de démêlés avec le monde interlope des cabarets, bars-salons et autres tripots plus ou moins avouables. Amoureuse folle d'un certain Roberto qui, sa vie durant, a mené toutes sortes d'activités louches, Connie fera de la prison pour un meurtre qu'elle n'a pas commis afin de le sauver, lui, l'amant détestable qui n'a jamais reconnu la paternité de sa fille Louisa. Cette dernière remontera le fil de l'histoire et réglera ses comptes avec celui qu'elle tient responsable de la déchéance familiale.

Le récit évolue par épisodes brefs : 42 séquences divisées en trois parties étalées sur à peine 127 pages, c'est dire la densité et la force de l'expression qui ne cède en rien à l'hermétisme et au roman à clés. Oui le lecteur doit recomposer la logique narrative, mais sans jamais perdre l'émotion sensible qui fait de ce roman un petit bijou de finesse sur fond de culture populaire.

Roger CHAMBERLAND

THÉÂTRE

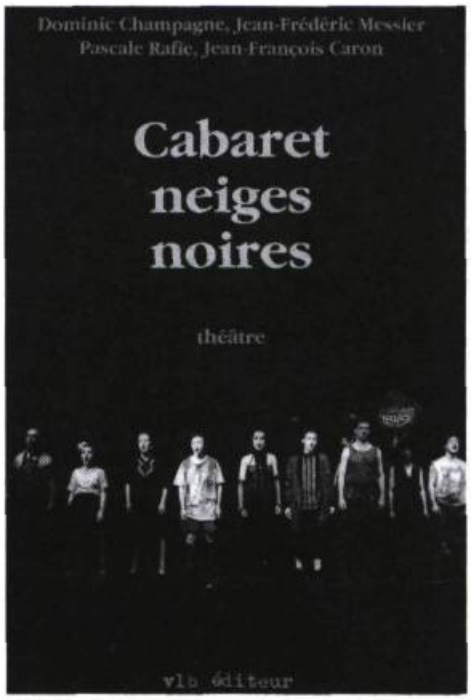
♦ Cabaret neiges noires

Dominic CHAMPAGNE, Jean-Frédéric MERCIER, Pascale RAFIE et Jean-François CARON
VLB éditeur, Montréal, 1994, 213p.

Profiter de la programmation d'une série de supplémentaires à Montréal et à Québec pour aller voir le spectacle théâtral *Cabaret neiges noires*. Trois heures durant, une dizaine de comédiens font l'éloge et le procès de la vie moderne au Québec, maniant les multiples procédés d'un théâtre qui puise, tant aux formes traditionnelles que contemporaines, les éléments composites de cet événement qui marquera le théâtre québécois au même titre que l'Osstidcho ou le Grand Cirque Ordinaire.

Il est heureux que VLB éditeur en publie le texte sans attendre que la pièce soit passée dans la mémoire bien ingrate des archives. Même si on ne peut reconstituer le spectacle à la petite cuiller, à partir des dialogues, des didascalies et des quelques photos reproduites, il est néanmoins possible de revenir sur le texte après avoir décanté les éléments spectaculaires et, avouons-le, souvent provocateurs afin de mieux en saisir la portée.

Cabaret neiges noires, c'est le regard acide, lucide, et humoristique d'une jeunesse que l'on dit « *grunge* » (c'est à dire désabusée et qui doit composer avec les « restes » d'une société qui s'effrite) qui revisite les grands idéaux, les gens importants et les événements qui ont marqué l'histoire, la grande comme la petite. D'Hubert Aquin à Claude Jutras en passant par Martin Luther King, le FLQ et Les joyeux troubadours, nous assistons ainsi à une mise en scène critique de ce qui a nourri les générations précédentes. Les trois *sets* d'une heure chacun qui structurent le spectacle sont présentés dans une ambiance de cabaret où le public chahute, siffle et applaudit après les numéros les plus appréciés.

Voilà un théâtre lénifiant, stimulant et circonstancié ; plus qu'une pièce à lire, c'est un spectacle essentiel qui saisit et captive. Rares sont les occasions d'assister à de tels événements théâtraux où la musique et le théâtre sont engagés de façon si étroite dans une lecture de réel.

Roger CHAMBERLAND